Estelle Ferrarese & Sandra Laugier, eds, *Formes de vie*

Simon Gérard

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lhomme/34166>

DOI : 10.4000/lhomme.34166

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 13 juin 2019

Pagination : 192-194

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Simon Gérard, « Estelle Ferrarese & Sandra Laugier, eds, *Formes de vie* », *L'Homme* [En ligne], 230 | 2019, mis en ligne le 13 juin 2019, consulté le 06 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/34166> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.34166>

Estelle Ferrarese & Sandra Laugier, eds

Formes de vie

Paris, CNRS Éd., 2018, 366 p., notes bibliogr., index.

DANS LES milieux militants ou de l'art contemporain, le syntagme « forme de vie » est désormais devenu courant. Au sein des sciences sociales, l'idée de forme de vie émerge comme un outil pour penser les phénomènes vitaux hors d'une démarche biologisante, sans pour autant qu'elle soit synonyme de « culture » ou de société. Un livre collectif paru en septembre 2018 aux éditions du CNRS et coordonné par Estelle Ferrarese et Sandra Laugier, *Formes de vie*, réunit seize auteurs autour de cette idée avancée par Ludwig Wittgenstein et ouvrant aujourd'hui sur différentes approches. Un tel ouvrage est le bienvenu, car il propose d'aborder une expression dont l'usage, de plus en plus répandu, ne s'accompagne pas toujours d'une clarification théorique. *Formes de vie*

compose une somme de réflexions menées par des chercheurs et chercheuses s'inscrivant dans des disciplines variées (philosophie, sociologie, anthropologie) et partant de cette notion de forme de vie pour en explorer la généalogie intellectuelle ou l'utilité épistémologique. L'objectif n'est pas d'en « dégager une compréhension unifiée » (p. 11), mais d'offrir un assemblage de travaux amenant à considérer les possibilités autant que les limites de l'emploi des formes de vie dans les sciences humaines et sociales, et dans la philosophie. Le livre est découpé en quatre parties regroupant les textes selon un axe particulier (définition, politique, éthique, vivant), dont l'introduction propose une synthèse à partir des différentes contributions. Face à un ouvrage aussi varié, ce

compte rendu s'attachera spécifiquement à suggérer ce que cette réflexion collective peut apporter à l'anthropologie sociale.

Dans les *Recherches philosophiques* de Ludwig Wittgenstein, publiées en 1953¹, apparaît l'expression « forme de vie », à seulement cinq reprises, avant de refaire surface quelques années plus tard dans *De la certitude*, son dernier ouvrage². Cette expression, peu définie par le philosophe, y est employée pour désigner « le donné de l'intérieur duquel une compréhension se constitue » (Albert Ogien, p. 131), ou encore « des configurations de *co-existence* humaine, dont la texture est faite des pratiques ou actions qui les produisent, les modifient, les détruisent » (Sandra Laugier, p. 191). En somme, une forme de vie est un espace de compréhension et de partage de normes émergeant de la coordination des actions entre êtres sociaux et ce qui, simultanément, permet cette coordination. Plusieurs contributeurs soulignent qu'un des risques de l'emploi de la notion est d'en faire un équivalent du concept de « culture », ou de considérer que les formes de vie sont semblables à des « manières d'être et de faire » (Didier Fassin, p. 40). Une forme de vie est quelque chose à l'intérieur duquel se trouvent les agents : ils participent à sa constitution, son maintien et sa transformation. Quelles sont alors les implications d'une telle notion lorsqu'elle est employée par les sciences humaines et sociales ?

Pour une partie des philosophes contribuant à cet ouvrage, l'idée de forme de vie éclaire des tentatives de conceptualisation des niveaux pré-langagiers (ou « infra-langagiers ») de l'organisation des relations entre les humains. Suivant Stanley Cavell, Sandra Laugier écrit que les formes de vie « mettent les mots *en état de faire ce qu'ils font* » (p. 198) ; et bien que les formes de vie aient à voir avec le langage, elles semblent donc lui préexister, être la condition d'une entente commune. Si l'accord entre les êtres humains se fait *dans* le langage, il nécessite au préalable un accord des formes de vie (Jocelyn Benoist, pp. 45-47). Ce niveau pré-langagier est souligné par Veena Das, qui considère qu'il existe une forme de vie

humaine universelle, au-delà des frontières culturelles des communautés, qui peut être brisée lors de situations de violences extrêmes, à l'exemple des viols collectifs commis au moment de la partition de l'Inde (pp. 276-277). On voit ainsi comment la forme de vie se démarque de la culture. Elle n'est pas équivalente à un ensemble « d'us et coutumes » observables et objectivables de l'extérieur et elle ne correspond pas non plus à une conception textuelle de la culture. Les formes de vie relèvent du domaine des *certitudes*, des faits et énoncés « dont la réfutation n'a pas de sens » (Albert Ogien, p. 134), qui sont « soustraits au doute » et constituent « l'arrière-plan dont j'ai hérité sur le fond duquel je distingue entre vrai et faux »³.

L'idée que les formes de vie sont des « manières de » est pourtant présente dans certaines contributions à l'ouvrage, notamment celles s'appuyant sur ou discutant la philosophie d'Adorno. La notion de forme de vie comme levier analytique critique coïncide en effet avec l'entreprise philosophique de Theodor Adorno dans *Minima Moralia*⁴, où la « vie » est dite « mutilée » car capturée et aliénée par les institutions capitalistes. Chez Adorno, les formes de vie ont une assise concrète : ce sont les orientations normatives qui façonnent l'existence. Par exemple, Adorno affirme que les portes automatiques se refermant derrière les individus qui les franchissent incitent ces derniers « au sans-gêne » (Estelle Ferrarese & Sandra Laugier, p. 13), et que les pantoufles que l'on enfle sans se baisser traduisent « une haine de la révérence » (Estelle Ferrarese, p. 95). Une telle attention à la matérialité a pour objec-

1. Ludwig Wittgenstein, *Philosophische Untersuchungen – Philosophical Investigations*, transl. by G. E. M. Anscombe, Oxford, Blackwell, 1953.

2. Ludwig Wittgenstein, *Über Gewissheit – On Certainty*, ed. by G. E. M. Anscombe und G. H. von Wright, transl. by Denis Paul, Oxford, Blackwell, 1969.

3. Ludwig Wittgenstein, *De la certitude*, op. cit. (cité par Albert Ogien, pp. 134-135).

4. Theodor W. Adorno, *Minima Moralia. Réflexions sur la vie mutilée*, trad. de l'allemand par Éliane Kaufholz et Jean-René, Paris, Payot, 1980 [1951] (« Critique de la politique »).

tif d'identifier les normes qui se trouvent comme déposées dans les objets et les environnements matériels. Pour Estelle Ferrarese, les formes de vie sont le résultat d'un processus de sédimentation, où s'agrègent « des pratiques chargées de sens et qui sont, au cours de ce processus, progressivement rendues indisponibles » (pp. 89-92). Les formes de vie peuvent ainsi être appréhendées par la théorie critique comme des ensembles d'orientations et de pratiques normatives pétrifiées, ayant une « certaine réalité somatique » (p. 92) et conditionnant les corps et les esprits sans possibilités d'interrogations réflexives (Rahel Jaeggi, p. 159).

Ces observations ouvrent sur la nécessité de circonscrire des données empiriques particulières, afin de mieux saisir les formes de vie à partir des enquêtes sociologiques ou ethnographiques. Certains et certaines des auteurs du livre mettent en avant l'idée que la notion de forme de vie aide à « dépasser la distinction entre le social et le biologique » en examinant leur articulation plutôt que leurs limites et domaines respectifs. Par exemple, Perig Pitrou propose un programme de recherche considérant que toutes les sociétés possèdent des « théories de la vie » permettant d'objectiver des phénomènes biologiques (croissance, décomposition...) et d'orienter les pratiques les concernant. De sorte que les données propices à une analyse au sein d'un tel cadre sont clairement identifiables : ce sont les pratiques, paroles et institutions ayant à voir avec l'action et la réflexion sur les processus vitaux. Une forme de vie (*form of life*) est alors une inflexion particulière donnée à une forme vivante (*life form*). On trouve une idée comparable dans le texte d'Anne Lowell, où il s'agit de prendre en compte l'assise vitale du rapport au monde de patients suivant des thérapies chimiques : « certes culturellement filtrée, la médication n'en impacte pas moins "l'habiter le monde" des patients » (p. 306). De même, chez Didier Fassin, la notion de forme de vie aide à appréhender une expérience singulière, le nomadisme forcé, car elle articule la dimension matérielle et vitale de la précarité avec sa dimension

biographique et subjective (pp. 37-39). Pour concevoir la fragilité de la vie dans de telles situations, il convient donc, selon lui, de montrer comment ce qu'il appelle le « vécu » ou le « biographique », mais aussi le « culturel » sont liés à des formes de souffrances qui les structurent et créent des formes d'expériences dépassant les frontières culturelles.

Penser le social à travers le prisme des formes de vie aide à surmonter l'enlèvement théorique parfois provoqué par la séparation nette entre « social et biologique », sans tomber pour autant dans une « biologisation » réductionniste du social. Dans les textes d'Anne Lowell ou dans celui d'Anne Gonon sur les victimes de Fukushima, la prise en compte de la « vitalité » ou de réalités matérielles de l'ordre du biologique ne revient pas à affirmer qu'il impose sa nécessité. Le vivant, tel qu'il est conceptualisé dans la plupart des contributions, est toujours dynamique, à la manière de la théorisation qu'en a faite Georges Canguilhem – cité par Maria Muhle –, c'est-à-dire comme une force normative qui surmonte en permanence un état d'équilibre. Il s'agit de penser la vie non pas comme un donné que le social viendrait contrôler et réguler, mais bien « comme un phénomène en devenir, façonné par une pluralité d'agents humains et non humains » (Perig Pitrou, p. 346), que ces agents soient des médicaments, la police des frontières ou des non-humains conviés dans des rituels de socialisation des nouveau-nés. Ces différentes propositions rejoignent les nombreux questionnements sur l'idée de vie et de vivant qui traversent l'anthropologie contemporaine, comme en témoignent ici les chapitres de Didier Fassin, Veena Das et Perig Pitrou. *Formes de vie* est donc une bonne introduction à une notion et à ses usages possibles, que l'on peut replacer dans une suite de travaux qui visent non pas à renouer avec une certaine anthropologie biologique, mais bien à ré-anthropologiser et ré-inscrire dans le tissu du social des phénomènes qui lui sont parfois opposés.

Simon Gérard